

De la rage métaphysique au calme scientifique : religion et sciences naturelles chez Flaubert

Juliette Azoulai

► **To cite this version:**

Juliette Azoulai. De la rage métaphysique au calme scientifique : religion et sciences naturelles chez Flaubert . Flaubert. Revue critique et génétique, Institut des textes

manuscripts modernes (ITEM), 2015, Flaubert, les sciences de la nature et de la vie, 13, pp.2-11.
<http://flaubert.revues.org/2432> . hal-01217927

HAL Id: hal-01217927

<https://hal-upec-upem.archives-ouvertes.fr/hal-01217927>

Submitted on 20 Oct 2015

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Juliette Azoulai

De la rage métaphysique au calme scientifique : religion et sciences naturelles chez Flaubert

Avertissement

Le contenu de ce site relève de la législation française sur la propriété intellectuelle et est la propriété exclusive de l'éditeur.

Les œuvres figurant sur ce site peuvent être consultées et reproduites sur un support papier ou numérique sous réserve qu'elles soient strictement réservées à un usage soit personnel, soit scientifique ou pédagogique excluant toute exploitation commerciale. La reproduction devra obligatoirement mentionner l'éditeur, le nom de la revue, l'auteur et la référence du document.

Toute autre reproduction est interdite sauf accord préalable de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France.

revues.org

Revues.org est un portail de revues en sciences humaines et sociales développé par le Cléo, Centre pour l'édition électronique ouverte (CNRS, EHESS, UP, UAPV).

Référence électronique

Juliette Azoulai, « De la rage métaphysique au calme scientifique : religion et sciences naturelles chez Flaubert », *Flaubert* [En ligne], 13 | 2015, mis en ligne le 06 juin 2015, consulté le 20 octobre 2015. URL : <http://flaubert.revues.org/2432>

Éditeur : Institut des textes & manuscrits modernes (ITEM)

<http://flaubert.revues.org>

<http://www.revues.org>

Document accessible en ligne sur :

<http://flaubert.revues.org/2432>

Document généré automatiquement le 20 octobre 2015.

© Tous droits réservés

Juliette Azoulai

De la rage métaphysique au calme scientifique : religion et sciences naturelles chez Flaubert

- 1 À partir de la rédaction de *L'Éducation sentimentale* de 1845, Flaubert se plaît à associer le travail de l'écriture à l'étude du savant naturaliste, qui fait alors figure de sage par opposition au philosophe métaphysicien. La métaphysique, écrit-il, « vous met beaucoup d'âcreté dans le sang »¹, tandis que les sciences naturelles sont génératrices d'une forme d'apaisement : « comme j'envisage ces *calmes existences* passées à étudier des pattes de mouche, des étoiles ou des fleurs ! »² Or ce calme, qui serait le propre des vies de naturalistes, a non seulement une valeur éthique pour l'écrivain mais aussi une valeur esthétique : « le calme est le caractère de la beauté, comme la sérénité l'est de [...] la vertu »³. Le Bien et le Beau coïncident ainsi dans la contemplation calme du Vrai. D'où vient ce lien entre sciences naturelles et ataraxie ?
- 2 C'est d'abord une forme d'impartialité et de neutralité qui caractérise la science des naturalistes : le savant est celui qui se dérobe à toute forme de système axiologique, « étudi[ant] avec autant d'amour les vertèbres du serpent boa et les miasmes des volcans que le larynx des rossignols et que la corolle des roses »⁴ ; il ne reconnaît dans la nature aucune distinction en termes de bien ou de mal, de laid ou de beauté. Pour le naturaliste, comme pour le véritable artiste, « il n'y a ni beaux ni vilains sujets »⁵. Le scientifique naturaliste est ainsi dispensé de la pesante tâche de juger : « Est-ce qu'on s'emporte à propos de la corne des [mastodontes] et de la mâchoire des [crocodiles] ? Montrez-les, empaillez-les, localisez-les, voilà tout ; mais les *apprécier*, non. »⁶
- 3 Par ailleurs, les sciences naturelles sont également exonérées du devoir de conclure ; s'intéressant seulement au *comment* et non au *pourquoi* (cause première ou cause finale) des phénomènes, elles servent de modèle pour un art « exposant »⁷ et non « probant »⁸ : elles ont cela de beau, écrit Flaubert dans sa correspondance, qu'« elles ne veulent rien prouver »⁹, contrairement à la métaphysique, contrairement à la théologie. D'ailleurs, c'est le remède qu'il préconise à Marie-Sophie Leroyer de Chantepie, lorsqu'elle est tourmentée d'inquiétudes spirituelles : « Tâchez de vous cramponner à la science, à la science pure, aimez les faits pour eux-mêmes. »¹⁰
- 4 Les sciences naturelles auraient ainsi pour vertu de mettre les passions en suspens dans la contemplation pure et simple de la Nature pour elle-même, indépendamment de toute conclusion quant à son origine et son sens. Contre la *rabies theologica* et contre la rage de conclure des voltairiens, contre le dogmatisme matérialiste et spiritualiste, contre l'impertinence de ceux qui croient avoir « le bon Dieu (ou le non-Dieu) dans leur poche »¹¹, les sciences de la Nature feraient office de salutaire sédatif.
- 5 Pourtant si l'on considère les œuvres dans lesquelles Flaubert met en scène le savoir naturaliste, en particulier *Bouvard et Pécuchet* et la dernière version de *La Tentation de saint Antoine*, force est de constater que l'expérimentation de ce savoir ne va pas de pair avec une quelconque tranquillité de l'âme chez les personnages flaubertiens. Antoine « délir[e] »¹² devant le spectacle de la cellule primordiale ; Bouvard est saisi d'une crise d'angoisse à la pensée des cataclysmes cuviériens, et les deux bonshommes utilisent leurs lectures évolutionnistes pour ferrailer avec le curé sur la question de la Genèse, du Déluge et de l'origine de l'homme. Les sciences naturelles semblent particulièrement chargées d'affects. Serait-ce parce que les personnages flaubertiens sont justement des amateurs et non de vrais savants, des sentimentaux et non des artistes, pour reprendre la formule de *Madame Bovary* ? Ou parce que la « mise en texte » des sciences naturelles suppose leur dramatisation, et par conséquent l'introduction d'un *pathos* intellectuel ?
- 6 Les sciences naturelles sont en tous les cas associées par Flaubert à un certain sentiment de la Nature, qui n'est pas sans rapport avec le sentiment religieux. Comme le note Gisèle Séginger,

Bouvard et Pécuchet demandent aux sciences naturelles de répondre à la question du but¹³ et de l'origine¹⁴, or « ce sont là les questions caractéristiques auxquelles les croyants cherchent une réponse dans les religions, et auxquelles répondent les grandes cosmogonies »¹⁵; les deux héros trahissent donc l'esprit positiviste de la connaissance naturaliste en y introduisant une exigence totalisatrice et dogmatique. En un sens, ils ne sont donc pas à la hauteur du savoir qu'ils cherchent à appréhender. Cuvier leur apparaît ainsi « dans l'éclat d'une auréole, au sommet d'une science indiscutable »¹⁶. De même, dans *La Tentation de Saint-Antoine*, l'imagerie scientifique de la cellule constitue *in fine* un avatar moderne des mythologies religieuses qui n'ont cessé d'obséder le saint durant sa nuit hallucinée. Flaubert montrerait alors comment la croyance moderne, après la mort de Dieu, se tourne vers la Science, sans acquérir plus d'objectivité ni de stabilité dans ses formes symboliques. Le regard que les personnages portent sur la science serait donc essentiellement un regard de novices et d'idolâtres, un regard encore chargé d'un besoin de croire qui est, par principe, banni de la science positive.

7 Mais en un autre sens, ce sont les théories scientifiques elles-mêmes qui entretiennent une étroite parenté avec les questionnements religieux. Une des premières lectures de Bouvard et Pécuchet, au chapitre III, est celle des *Harmonies* de Bernardin de Saint-Pierre; les deux héros s'initient donc aux sciences de la Nature à travers la théologie naturelle, c'est-à-dire à travers une pensée articulant l'étude des lois naturelles et la théologie, discours sur la création et discours sur le créateur. La preuve de l'existence et de la perfection de Dieu est recherchée non dans la spéculation théologique *a priori* mais dans la connaissance scientifique, et donc *a posteriori*, du monde. Bernardin y exalte l'harmonie interne des objets naturels et l'harmonie existante entre l'homme et ces objets naturels, afin de mettre en évidence la Providence divine. Cette théologie naturelle, qui est aussi une téléologie, est traitée sur un mode très ironique : la Nature est comparée par Flaubert à « une espèce de saint Vincent de Paul »¹⁷ et l'écrivain épingle dans son dossier pour le second volume un certain nombre d'idées qui lui semblent particulièrement cocasses¹⁸. Quoi qu'il en soit, Bouvard et Pécuchet partent ainsi d'emblée en quête de Dieu au moment où ils s'initient à l'histoire naturelle; Flaubert évoque d'ailleurs dans les brouillons une forme de vénération mystique du monde naturel – les deux personnages se prenant alors d'un « amour brahmanique »¹⁹ pour la Nature.

8 Par la suite, les deux compères abordent la paléontologie et la géologie de Cuvier, qui à travers la théorie des cataclysmes et des créations successives parvient à s'accorder à la lettre et à l'esprit de la Genèse²⁰. Ainsi Cuvier écrit-il que l'« ordre biblique des diverses créations » (la lumière, les plantes, les animaux, l'homme) « est précisément celui que leur assigne la géologie »²¹. La cosmogonie de la Genèse est en accord avec les données de la géologie; par ailleurs l'état actuel des couches et des fossiles serait dû à de brusques révolutions du globe, le Déluge étant la dernière d'entre elles. Flaubert souligne l'esprit concordiste des théories de Cuvier, qui mettent en relation les vérités révélées de la religion avec les vérités découvertes de la science : c'est d'abord le curé qui félicite les deux apprentis-paléontologues, parce que la géologie « confirme l'autorité des Écritures, en prouvant le Déluge »²²; puis c'est Bouvard et Pécuchet eux-mêmes qui admirent la « discipline »²³ de la création à la lumière des théories de Cuvier : l'histoire de la Terre apparaît alors bien ordonnée, hiérarchisée et même finalisée²⁴ (l'homme semble l'« apothéose »²⁵ de la création). Et les deux héros sont enfin saisis par la « manie du Déluge »²⁶, recherchant à tout prix des fossiles d'animaux antédiluviens.

9 Si les théories fixistes et catastrophistes de Cuvier servent d'argument apologétique, il n'en va pas de même pour les théories transformistes de Lamarck et Geoffroy Saint-Hilaire, que Bouvard et Pécuchet utilisent finalement pour engager une joute avec le curé. Le Déluge est alors dénoncé au nom de l'uniformitarisme géologique; l'idée de la création *ex nihilo* des espèces animales est contredite au nom de la théorie de la formation des animaux « par cristallisation »²⁷; la création spéciale de l'homme par Dieu est battue en brèche au nom d'une filiation entre l'homme et le singe (inspirée de Lamarck) ou entre l'homme et les poissons (inspirée de Benoît de Maillet). Mais si les théories de l'évolutionnisme pré-darwinien orientent Bouvard et Pécuchet vers la libre-pensée, elles les amènent également à se représenter un univers fait d'une « matière ondoiyante et fugace » ou « tout passe, tout coule »²⁸,

ce qui suscitera chez Pécuchet une rêverie panthéiste devant la « force » et la « grandeur »²⁹ de la Nature : Flaubert parle dans ses brouillons de « griserie panthéistique »³⁰. Par là, une forme de religiosité refait surface chez le personnage, même si cette religiosité n'implique aucune transcendance, aucune surnaturalité d'un Dieu créateur ou destructeur, contrairement à ce qui se passait dans la théologie naturelle ou dans la géologie de Cuvier. Ici c'est plutôt à une vision pananimiste de la Nature que s'ouvre Pécuchet, « rêvant aux existences innombrables éparses autour de lui, aux insectes qui bourdonnaient, aux sources cachées sous le gazon, à la sève des plantes, aux oiseaux dans leurs nids, au vent, aux nuages, à toute la Nature »³¹. Le paysage flaubertien entrevu par Pécuchet se rapproche alors de l'esprit pythagoricien des « Vers dorés » de Nerval : « Souvent dans l'être obscur habite un Dieu caché »³² ; ou des extases de Werther devant une nature divinisée :

Quand les vapeurs de la vallée s'élèvent devant moi, qu'au-dessus de ma tête le soleil lance d'aplomb ses feux sur l'impénétrable voûte de l'obscur forêt, et que seulement quelques rayons épars se glissent au fond du sanctuaire ; que, couché sur la terre dans les hautes herbes, près d'un ruisseau, je découvre dans l'épaisseur du gazon mille petites plantes inconnues ; que mon cœur sent de plus près l'existence de ce petit monde qui fourmille parmi les herbes, de cette multitude innombrable de vermineux et d'insectes de toutes les formes ; [...] mon ami, quand le monde infini commence ainsi à poindre devant mes yeux, et que je réfléchis le ciel dans mon cœur comme l'image d'une bien-aimée, alors je soupire et m'écrie en moi-même : « Ah ! si tu pouvais exprimer ce que tu éprouves ! si tu pouvais exhiler et fixer sur le papier cette vie qui coule en toi avec tant d'abondance et de chaleur, en sorte que le papier devienne le miroir de ton âme, comme ton âme est le miroir d'un Dieu infini !... » Mon ami... Mais je sens que je succombe sous la puissance et la majesté de ces apparitions³³.

10 Et de fait, *L'Histoire de la création naturelle* de Haeckel³⁴, qui a en partie inspiré Flaubert pour la rédaction du chapitre sur les sciences naturelles, est marquée au coin de l'évolutionnisme darwinien mais aussi d'une forme de monisme panthéiste, inspiré de Goethe, de Spinoza ou de Giordano Bruno. La biologie de Haeckel s'oppose de manière virulente aux dogmes de la foi judéo-chrétienne sur l'origine de l'homme et l'histoire de la Terre, mais elle aboutit également à la formulation d'une véritable cosmologie, dans laquelle la Nature est désignée comme « un temple saint »³⁵. Flaubert, dans sa correspondance, affirme lire avec un grand plaisir les textes de Haeckel, dans lesquels le darwinisme est, selon lui, « exposé plus clairement que dans les livres de Darwin »³⁶. L'écrivain donne donc la préférence à la pensée totalisatrice de Haeckel sur le strict empirisme de Darwin³⁷.

11 Dans *La Tentation de saint Antoine* de 1874 l'image finale de la cellule, devant laquelle l'ermite s'extasie, était déjà en partie inspirée des théories de Haeckel sur l'origine de la vie. En effet, les brouillons de cette scène font référence à la monère de Haeckel, cellule formée d'un simple protoplasme sans noyau, et qui constituait aux yeux du scientifique allemand le maillon manquant entre la matière inorganique et les organismes vivants. Ainsi la monère justifiait-elle selon Haeckel la thèse d'une archigonie, c'est-à-dire d'une apparition de la vie par génération spontanée, à partir de la matière inerte, dans les conditions de la Terre primitive. Évolution géologique et évolution biologique pouvaient ainsi être reliées dans un système unifié ; à la base de l'arbre phylogénétique haeckelien, enraciné dans le terreau de la matière anorganique, se trouvent donc les monères nées par génération spontanée. De même qu'il s'est inspiré des planches de Creuzer pour construire l'imagerie religieuse du défilé des dieux, Flaubert a sans doute également puisé dans l'iconographie scientifique de Haeckel afin de nourrir la rêverie biologique de l'ermite. L'image du *protomyxa aurantiaca*, dessiné par Haeckel dans le chapitre de son *Histoire de la création naturelle* sur les monères, pourrait constituer une source de la description du globule cilié qui apparaît à saint Antoine. Certes, on sait que Flaubert ne lira le livre de Haeckel, une fois traduit en français par Letourneau en 1874, qu'après la fin de la rédaction de *La Tentation* ; mais il est possible qu'il se soit procuré auparavant des représentations de monères grâce à son ami naturaliste Georges Pouchet³⁸, à partir de l'édition allemande de *Histoire de la création naturelle* (1868).

12 Quoi qu'il en soit, la fin de *La Tentation*, qui montre le saint en adoration devant la cellule et qui met en correspondance l'infiniment petit du globule rayonné avec l'infiniment grand du

disque solaire dans lequel s'inscrit la face du Christ, nous montre bien une affinité profonde entre questionnement biologique et questionnement religieux, à travers le surgissement d'une mythologie des origines. De fait, Félix-Archimède Pouchet dans son *Hétérogénie*³⁹ de 1859, qui constitue un autre hypotexte de l'épisode, s'était efforcé de concilier la théorie de la génération spontanée avec l'esprit du christianisme. Ainsi, tandis qu'Haeckel fera de la génération spontanée une arme de guerre contre la représentation d'un dieu créateur, distinct de la Nature, Pouchet, lui, défend une conception orthodoxe de l'hétérogénie : au lieu de limiter l'acte du Créateur au *fiat lux* primordial, il faut penser un Dieu continuellement créateur et continuellement agissant à travers la matière, sous la forme d'une « force plastique » :

Les théories des hétérogénistes, loin d'énervier les attributs du Créateur, ne font qu'en augmenter la divine majesté. Si parfois, dans le silence de son laboratoire, le savant produit l'évolution de quelque être nouveau, son orgueil ne saurait s'abuser ; il sait qu'il n'est que l'ouvrier intelligent qui réalise les conceptions du sublime maître. Il s'est borné à placer la matière dans les circonstances où, conformément à la loi suprême, la force organisatrice devait s'y manifester⁴⁰.

13 Mais la querelle avec Pasteur sur le sujet de la génération spontanée va contribuer à travestir complètement la pensée de Pouchet, et à camper le savant rouennais en adepte d'un matérialisme athée radical : c'est alors Pasteur qui s'érigera en défenseur de la foi chrétienne et de la toute-puissance du Créateur⁴¹, en démontrant l'impossibilité pour la matière non-vivante de créer la vie : la vie, selon Pasteur, ne peut qu'être transmise ; elle n'est donc imputable qu'à un don de Dieu et non à un pouvoir de la matière autonome. On remarquera d'ailleurs qu'une des idées reçues formulée dans *Bouvard et Pécuchet* par le Comte de Faverges à propos des sciences naturelles est une maxime communément attribuée à Pasteur : « Vous savez le mot, cher monsieur, un peu de science [...] éloigne [de la religion], beaucoup y ramène. »⁴²

14 L'intrication idéologique de la religion et des sciences naturelles au XIX^e siècle, que ce soit sous l'angle du panthéisme ou sous celui du christianisme, est ainsi constamment mise en lumière par Flaubert, de sorte que le savoir naturaliste apparaît moins sous la forme du détachement empiriste que sous celle d'une exaltation mystique. Loin de se contenter de « bocaliser »⁴³, selon le mot de Flaubert, loin de considérer la Nature dans ses menus détails, les personnages, lorsqu'ils se confrontent aux sciences naturelles, sont sans cesse traversés par un sentiment global de la Nature, perçue comme un infini qui les dépasse, et ouvrant par là sur une forme de sacré.

15 La gamme des émotions provoquées par les sciences naturelles dans les textes flaubertiens renvoie en effet souvent à la constellation des états affectifs liés à l'expérience du « numineux »⁴⁴, pour reprendre la terminologie de Rudolph Otto. Cette expérience se place souvent sous le signe de l'effroi : c'est le cas notamment de l'épouvante de Bouvard au milieu des falaises de Fécamp. La pensée de l'imminence d'une catastrophe ou d'une révolution de la surface du globe, pour parler comme Cuvier, stimulée par le scénario de Pécuchet, imaginant à voix haute l'hypothèse d'un tremblement de terre sous la Manche qui ferait s'entrechoquer les côtes normandes et l'Angleterre, provoque chez Bouvard un sentiment de terreur cosmique :

Pécuchet l'aperçut qui détalait avec violence, comprit sa terreur, cria, de loin :

– Arrête ! arrête ! La période n'est pas accomplie. »

Et pour le rattraper, il faisait des sauts énormes avec son bâton de touriste, tout en vociférant : –

« La période n'est pas accomplie ! La période n'est pas accomplie. »

Bouvard en démente, courait toujours⁴⁵.

16 Les brouillons de ce passage évoquent une réaction « panique »⁴⁶ de Bouvard ; or, si le sens courant de l'adjectif renvoie à une émotion irrationnelle et violente, qui trouble le comportement, le sens premier désigne un sentiment de nature religieuse : la frayeur inspirée aux Grecs par le dieu Pan (*panikon deima*) et qui se produisait face aux espaces naturels (forêts, montagnes, etc.). La peur d'un cataclysme, d'une fin du monde, est ainsi liée chez Bouvard au sentiment païen d'un effroi devant la puissance d'un Dieu-Nature, qui écrase⁴⁷ l'individu : « Et tout sur ton être est puissant », lisait-on dans les « Vers dorés » de Nerval. La géologie catastrophiste de Cuvier débouche ainsi sur l'expérience concrète d'une terreur religieuse. On

pourrait également penser dans le même ordre d'idée, à l'effroi qui saisit Frédéric et Rosanette à Fontainebleau :

Mais la furie même de leur chaos fait plutôt rêver à des volcans, à des déluges, aux grands cataclysmes ignorés. Frédéric disait qu'ils étaient là depuis le commencement du monde et resteraient ainsi jusqu'à la fin ; Rosanette détournait la tête, en affirmant que « ça la rendrait folle »⁴⁸.

- 17 Là encore la pensée des cataclysmes géologiques suscite l'effacement du personnage ; et un peu plus tard, ces mêmes roches, frappées par la lumière du soleil, deviendront le support d'une vision terrifiante, source de vertige et de panique, quasi hiérophanique :

Ils arrivèrent un jour à mi-hauteur d'une colline tout en sable. Sa surface, vierge de pas, était rayée en ondulations symétriques ; çà et là, telles que des promontoires sur le lit desséché d'un océan, se levaient des roches ayant de vagues formes d'animaux, tortues avançant la tête, phoques qui rampent, hippopotames et ours. Personne. Aucun bruit. Les sables, frappés par le soleil, éblouissaient ; – et tout à coup, dans cette vibration de la lumière, les bêtes parurent remuer. Ils s'en retournèrent vite, fuyant le vertige, presque effrayés⁴⁹.

- 18 On notera par ailleurs que Flaubert avait prévu dans ses manuscrits de préparation du chapitre III une autre épreuve angoissante pour les deux copistes, non plus à partir de la géologie, mais à partir de la zoologie. Dans le texte final, Bouvard et Pécuchet s'interrogent sur la possibilité de créer des animaux hybrides et si leurs tentatives échouent de manière grotesque, ils prennent cependant conscience de l'impossibilité de définir clairement la notion d'espèce. Dans certains scénarios du chapitre, Flaubert imaginait qu'à la fin de l'épisode des sciences naturelles les deux personnages pourraient faire le constat d'une « confusion des espèces » et être alors en proie à une « peur panthéistique de la Nature »⁵⁰, en particulier face au spectacle de « l'aurok [sic] = bœuf cerf du jardin des Plantes »⁵¹. L'expression « peur panthéistique » réactive la dimension religieuse de la panique – terme qui commençait déjà à se séculariser au XIX^e siècle. L'émotion décrite est liée dans l'esprit des personnages à un « embrouillement et [un] vertige panthéistique »⁵². On retrouve donc ici l'une des principales composantes du sacré, selon les analyses de Rudolf Otto, à savoir l'appréhension d'un *mysterium tremendum*, d'un mystère source d'horreur mystique. Ce tremblement de l'âme face au sacré est lié à un sentiment d'être face à un « tout autre », étranger à l'ordre habituel du monde : la révolution du globe, qui vient rompre de manière extraordinaire le cours lent et évolutif du temps géologique, ou le monstre.
- 19 Mais il est un autre versant de l'expérience du numineux selon Otto qui peut être également ressaisi dans le rapport des personnages flaubertiens aux sciences naturelles : il s'agit du contact avec un *mysterium fascinans*, un mystère qui constitue un objet d'attraction et de fascination. C'est le cas, en particulier, du rapport d'Antoine à la cellule, puisque la vision de ce proto-organisme suscite chez le saint un sentiment de béatitude et de ravissement : « Ô bonheur ! bonheur ! J'ai vu naître la vie, j'ai vu le mouvement commencer. »⁵³ L'exclamation nominale, avec reprise du mot « bonheur » n'est pas sans rappeler l'expérience mystique de Pascal telle qu'elle est traduite dans son célèbre « Mémorial » : « Joie, joie, joie pleurs de joie ». Antoine éprouve alors sa proximité avec ce sacré qu'est le vivant dans sa forme la plus simple. Et le personnage exulte dans la révélation d'un « tout autre » qui est en même temps un semblable, car la cellule est la dernière forme des monstres qui apparaissent à Antoine, mais c'est aussi celle avec laquelle il ressent un lien de parenté : ancêtre commun de tous les vivants, la monère primitive de Haeckel fait entrevoir au personnage la possibilité d'entrer en communion avec toutes les formes d'existence ou plutôt d'exister sous toutes ces formes : « Je voudrais avoir des ailes, une carapace, une écorce [...] me blottir sous toutes les formes, pénétrer chaque atome, descendre jusqu'au fond de la matière, être la matière. »⁵⁴ Ce désir de métamorphose, qui est une attraction pour toutes les formes d'existence et finalement pour la totalité de l'être est une expérience de ravissement extatique. La biologie fait alors émerger une forme de sacré, de même que la géologie dans *Bouvard et Pécuchet* ; un sacré qui suscite des émotions contradictoires : l'euphorie, aussi bien que la dysphorie, comme l'écrit Augustin dans ses *Confessions* :

Qui peut comprendre cette merveille ? Je me sens plein d'effroi et tout embrasé d'amour : effroi dans la mesure où je suis tout différent de cet inconnu ; d'amour dans la mesure où je m'y sens pourtant semblable⁵⁵.

20 Vertige de la ressemblance ou vertige de la dissemblance, vertige de la communauté ou de la disparité, les sciences naturelles ouvrent sur la révélation d'un sacré face auquel l'individualité semble se dissoudre et se perdre. Antoine désire dépasser les limites de son incarnation humaine pour épouser la matière dans tous ses modes. Bouvard ressent parmi les falaises de Fécamp ce que Schleiermacher appelait « l'état de créature » et que Otto appelle « l'état de dépendance » : il s'éprouve alors comme impuissance face à la puissance absolue de la Terre, comme non-être face à la réalité pleine et entière de la Nature. Pécuchet lui-même, lorsqu'il rêve devant le paysage naturel, se sent « perdu dans [l]a grandeur [de la Nature] »⁵⁶ et, d'après les brouillons, prend conscience de « l'inutilité de sa personnalité » et expérimente une forme d'« annihilation »⁵⁷. Cette expérience d'une perte du moi dans la Nature impersonnelle est cependant source de « calme »⁵⁸, comme l'indique un manuscrit. On retrouve donc ici ce sentiment qui est intrinsèquement lié selon Flaubert à l'étude des sciences naturelles, mais c'est précisément au moment où Pécuchet renonce à savoir, à « découvrir [l]es mystères de la Nature »⁵⁹, qu'il y parvient.

21 Le paradoxe de la connaissance naturaliste est donc d'inciter à admettre l'inconnaissabilité d'une Nature qui dépasse l'entendement et l'imagination du savant. Le scientifique renonce alors à comprendre la Nature de l'extérieur, à la considérer objectivement, c'est-à-dire comme un objet, pour s'égarer en elle vertigineusement. Le savant en perd d'ailleurs la raison : « délire » d'Antoine, « panique » de Bouvard, « abrutissement »⁶⁰ de Pécuchet. Mais, au bout de l'effroi causé par cette néantisation du sujet gît une forme de sérénité :

Quand je regarde une des petites étoiles de la Voie Lactée, je me dis que la Terre n'est pas plus grande que l'une de ces étincelles. Et moi qui gravite une minute sur cette étincelle, qui suis-je donc, que sommes-nous ? Ce sentiment de mon infirmité, de mon néant, me rassure. Il me semble être devenu un grain de poussière perdu dans l'espace, et pourtant je fais partie de cette grandeur illimitée qui m'enveloppe. Je n'ai jamais compris que cela fût désespérant, car il se pourrait bien qu'il n'y eût rien du tout derrière le rideau noir. L'infini, d'ailleurs, submerge toutes nos conceptions et, du moment qu'il est, pourquoi y aurait-il *un but* à une chose aussi relative que *nous*⁶¹ ?

22 Pour Flaubert, la conscience du néant de la personnalité au regard de l'infini cosmique est apaisante, car elle désresponsabilise le sujet en le dispensant du devoir de justifier sa propre existence. Sartre verrait certainement dans ce propos un indice supplémentaire du déni flaubertien de la liberté, à travers un fatalisme, qui est l'envers philosophique d'une éthique de la « mauvaise foi ». On peut déceler en tous les cas dans cette idée l'influence de divers courants de pensée mystique et philosophique. Le sentiment du néant de la créature face à l'être total et infini qu'est Dieu est au cœur de la mystique de maître Eckhart, qui a particulièrement irrigué la philosophie romantique. On pourrait également évoquer la morale stoïcienne que Flaubert admirait beaucoup et qui place la physique au fondement de la morale : c'est la connaissance adéquate de la Nature et des êtres naturels qui permet au sage stoïcien de ressaisir sa personne comme partie à l'intérieur de la totalité cosmique rationnelle et ainsi de consentir aux vicissitudes de son destin individuel en le replaçant dans la perspective du mouvement universel. Enfin, c'est bien entendu le panthéisme spinozien qui est particulièrement sensible ici, d'autant qu'il semble dialoguer dans *Bouvard et Pécuchet* même avec le chapitre sur les sciences naturelles. La lecture de Spinoza, que Flaubert considère comme « le plus religieux de tous les hommes, puisqu'il n'admettait que Dieu »⁶², suscite en effet chez les deux compères une impression de vertige et d'effroi⁶³, qui n'est pas sans affinité avec l'angoisse panique de Bouvard au chapitre III⁶⁴ :

Il leur semblait être en ballon, la nuit, par un froid glacial, emportés d'une course sans fin, vers un abîme sans fond, — et sans rien autour d'eux que l'insaisissable, l'immobile, l'éternel. C'était trop fort. Ils y renoncèrent⁶⁵.

23 Spinoza place toute la réalité du côté de la substance impersonnelle qui est unité et totalité, Dieu ou Nature, tandis que les individualités singulières n'en sont que les épiphénomènes : « La substance est seulement véritablement existante. les individus ne sont que des ombres. Dieu de Spinoza [...] est [...] l'être absolu »⁶⁶, comme l'indique un brouillon. Or c'est précisément cette déréalisation de l'existence individuelle qui est vécue comme terrifiante par Bouvard et Pécuchet : leurs personnes apparaissent alors comme de minuscules silhouettes (ou ombres) sur le fond de l'être infini qui les englobe. Pourtant ce qui constitue une épreuve horripilante pour les personnages de *Bouvard et Pécuchet* est décrit par Flaubert comme une expérience tranquillisante. Ainsi l'écrivain conseille-t-il à Marie-Sophie Leroyer de Chantepie de lire *L'Éthique* de Spinoza :

Il faut lire Spinoza. Les gens qui l'accusent d'athéisme sont des ânes. Goethe disait : « Quand je me sens troublé, je relis *L'Éthique* ». Il vous arrivera peut-être, comme à Goethe, d'être calmé par cette grande lecture⁶⁷.

24 On retrouve là le même paradoxe qui agit au cœur des sciences naturelles chez Flaubert. Entre effroi et calme, l'émotion suscitée par l'ontologie de Spinoza comme par l'étude scientifique de la Nature possède un double visage : la face grotesque, trop humaine, de la peur panique et la face grandiose, surhumaine, de la quiétude panthéiste, qui est proche de la mélancolie antique : « pas de cris, pas de convulsions, rien que la fixité d'un visage pensif »⁶⁸.

25 C'est cette double tonalité que l'on retrouve au tout début de l'épisode des sciences naturelles dans *Bouvard et Pécuchet*, lorsque les deux héros s'initient à l'histoire naturelle à travers la lecture de Buffon : « La majesté de la création leur causa un ébahissement infini comme elle. Leur tête s'élargissait. »⁶⁹ L'ébahissement de Bouvard et Pécuchet a ici une valeur ironique : on se les imagine bouche bée, et dans leur visage entrebâillé semble se lire le vide de leur personnalité. Mais l'ébahissement des personnages peut aussi se charger d'une dimension sublime, dans la mesure où il signale une ouverture, un « élargissement » de leur personne sur la plénitude du cosmos.

26 Contre la rage métaphysique de conclure, c'est-à-dire d'enclôser la réalité dans le cadre défini de l'intelligence et du dogme, les sciences naturelles ménagent la possibilité d'une *béance* de l'esprit, propice à la reconnaissance mystique d'un sacré infini et inintelligible.

Notes

1 Gustave Flaubert à Louise Colet, lettre du 22 septembre 1846, *Correspondance*, édition établie par Jean Bruneau et, pour le tome V, par Jean Bruneau et Yvan Leclerc, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1973-2007, 5 volumes, I, p. 359. Cette édition sera désormais désignée par l'abréviation *Corr.*, suivie de la toison et de la page.

2 Lettre à Marie-Sophie Leroyer de Chantepie, 1^{er} mars 1858, *Corr.*, II, p. 799 (nous soulignons).

3 Lettre à Louise Colet, 12 sept. 1853, *Corr.*, II, p. 430.

4 *L'Éducation sentimentale de 1845, Œuvres de jeunesse*, édition établie par Claudine Gothot-Mersch et Guy Sagnes, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », Paris, 2001, p. 1035

5 Lettre à Louise Colet, 16 janvier 1852, *Corr.*, II, p. 31.

6 Lettre à Louise Colet, 31 mars 1853, *Corr.*, II, p. 295.

7 « La littérature prendra de plus en plus les allures de la science ; elle sera surtout exposante, ce qui ne veut pas dire didactique » (Lettre à Louise Colet, 6 avril 1853, *Corr.*, II, p. 298.)

8 « Il y aurait un beau livre à faire sur la littérature probante. – Du moment que vous prouvez, vous mentez. » (Lettre à Louise Colet, 27 mars 1852, *Corr.*, II, p. 62.)

9 Lettre à Louise Colet, 31 mars 1853, *Corr.*, II, p. 295.

10 Lettre à Marie-Sophie Leroyer de Chantepie, 8 juillet 1860, *Corr.*, III, p. 110.

11 Lettre à Edma Roger des Genettes, 13 mars 1879, *Corr.*, V, p. 579.

12 « Antoine, délirant... », *La Tentation de saint Antoine* (version de 1874), édition établie par Claudine Gothot-Mersch, Gallimard, « Folio », Paris, 1983, p. 237.

13 « Quel est le but de tout cela ? », *Bouvard et Pécuchet : avec des fragments du second « volume », dont le Dictionnaire des idées reçues*, édition établie par Stéphanie Dord-Crouslé, Flammarion, « GF », Paris, 2008, p. 130.

14 « [...] Je voudrais bien savoir comment l'univers s'est fait ! » (*Ibid.*)

15 Gisèle Séginger, « Forme romanesque et savoir. *Bouvard et Pécuchet* et les sciences naturelles », *Revue Flaubert*, n° 4 *Flaubert et les sciences*, sous la direction de Florence Vatan, 2004, université de Rouen, Centre Flaubert, <http://flaubert.univ-rouen.fr/revue/revue4/02seginger.php>

16 *Bouvard et Pécuchet*, *op. cit.*, p. 145.

17 *Ibid.*, p. 131.

18 Par exemple, « Les puces se jettent partout où elles sont sur les couleurs blanches – Cet instinct leur a été donné afin que nous puissions les attraper plus aisément. » Ou encore : « Le melon a été divisé en tranches par la nature, afin d'être mangé en famille ; la citrouille, étant plus grosse, peut être mangée avec les voisins. » *Dossiers documentaires* de Bouvard et Pécuchet, édition génétique en ligne sous la direction de Stéphanie Dord-Crouslé, ISH-LYON, CNRS, g 226, vol. 1, f°105, URL : http://www.dossiers-flaubert.fr/cote-g226_1_f_105_r____-trn

19 *Manuscrits du 1er volume* de Bouvard et Pécuchet, édition génétique en ligne, sous la direction d'Yvan Leclerc, Centre Flaubert, université de Rouen, vol. 3, f° 347, <http://flaubert.univ-rouen.fr/jet/public/trans.php?corpus=pecuchet&id=7439&mot=brahmanique&action=M>

20 Sur les savoirs géologiques dans *Bouvard et Pécuchet*, voir l'article de Yukiko Arahara, « Pour une lecture épistémologique de la géologie dans *Bouvard et Pécuchet* ou la géologie, entre science et religion », qui met fort bien en évidence les liens entre science et religion dans les théories géologiques de la première moitié du XIX^e siècle, *Revue Flaubert*, n° 4 *Flaubert et les sciences*, *op. cit.*, <http://flaubert.univ-rouen.fr/revue/revue4/06arahara.pdf>

21 Georges Cuvier, *Histoire des sciences naturelles depuis leur origine jusqu'à nos jours chez tous les peuples connus, professée au Collège de France, complétée, rédigée, annotée et publiée par M. Magdeleine de Saint-Agy*, Massion et Cie, 1841, Paris, t. I, p. 62.

22 *Bouvard et Pécuchet*, *op. cit.*, p. 134.

23 *Ibid.*, p. 145.

24 Sur la présentation flaubertienne des théories de Cuvier dans *Bouvard et Pécuchet*, voir Gisèle Séginger, « La réécriture de Cuvier : la création du monde entre savoir et féerie », *Revue Flaubert*, n° 13, *Les dossiers documentaires* de Bouvard et Pécuchet : *l'édition numérique du creuset flaubertien*, actes du colloque de Lyon, 7-9 mars 2012, numéro dirigé par Stéphanie Dord-Crouslé, 2013, <http://flaubert.univ-rouen.fr/revue/article.php?id=155>

25 *Bouvard et Pécuchet*, *op. cit.*, p. 134.

26 *Ibid.*, p. 139.

27 *Ibid.*, p. 148.

28 *Ibid.*, p. 150.

29 *Ibid.*

30 *Manuscrits du 1er volume* de Bouvard et Pécuchet, éd. cit., vol 3, f° 398, <http://flaubert.univ-rouen.fr/jet/public/trans.php?corpus=pecuchet&id=7541&mot=griserie&action=M>

31 *Bouvard et Pécuchet*, *op. cit.*, p. 150.

32 Gérard de Nerval, « Vers dorés » [1845], *Poésies et Souvenirs*, édition établie par Jean Richer, Gallimard, « Poésies », Paris, 1974, p. 133.

33 Goethe, *Les Souffrances du jeune Werther*, *Romans*, traductions et notes par Bernard Groethuysen, Pierre du Colombier et Blaise Briod, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », Paris, 1954, p. 6-7.

34 Ernst Haeckel, *Histoire de la création des êtres organisés d'après les lois naturelles*, traduction par Charles Letourneau, Reinwald et Cie, Paris, 1874.

35 *Ibid.*, p. 622.

36 Lettre à George Sand, 3 juillet 1874, *Corr.*, IV, p. 824.

37 Voir sur ce point Stéphanie Dord-Crouslé, « Le darwinisme de Flaubert », *L'Idée de « race » dans la littérature et les sciences humaines (XVIII^e-XIX^e siècles)*, sous la direction de Sarga Moussa, L'Harmattan, « Histoire des Sciences Humaines », Paris, 2003, p. 283-297.

38 Gisèle Séginger formule l'hypothèse selon laquelle Georges Pouchet aurait informé Flaubert des théories de Haeckel pendant la rédaction de *La Tentation*. Voir *Naissance et métamorphoses d'un écrivain. Flaubert et Les Tentations de saint Antoine*, Champion, Paris, 1997, p. 381.

39 Félix-Archimède Pouchet, *Hétérogénie ou traité de la génération spontanée basé sur de nouvelles expériences*, Baillière et fils, Paris, 1859.

40 *Ibid.*, p. 98.

41 Voir Louis Pasteur, « Des générations spontanées, conférence faite aux soirées scientifiques de la Sorbonne, le 7 avril 1864 », *Fermentations et générations dites spontanées, Œuvres de Pasteur*, éditées

par Louis Pasteur Vallery-Radot, Masson, Paris, 1922-1939, 7 vol. , t. II, p. 328-346. Et pour une synthèse sur la controverse entre Pouchet et Pasteur et ses enjeux idéologiques, voir John Farley et Gerald L. Geison, « Science, politics and spontaneous generation in nineteenth-century France : the Pasteur-Pouchet debate », *Bulletin of History of Medicine*, vol. 48, été 1974, p. 161-198.

42 *Bouvard et Pécuchet*, *op. cit.*, p. 147.

43 Lettre à Louise Colet, 31 mars 1853, *Corr.*, II, p. 295

44 Voir Rudolf Otto, *Le Sacré : l'élément non-rationnel dans l'idée du divin et sa relation avec le rationnel*, traduction André Jundt, Payot, Paris, 1929.

45 *Bouvard et Pécuchet*, *op. cit.*, p. 143.

46 « Terreur panique de Bouvard », *Manuscrits du 1er volume de Bouvard et Pécuchet*, éd. cit., vol 3, folio 385 v°, <http://flaubert.univ-rouen.fr/jet/public/trans.php?corpus=pecuchet&id=7516&mot=panique&action=M>

47 « Les côtes de la France et de l'Angleterre en chancelant sur leur base, s'inclinent, se rejoignent, et v'lan ! tout l'entre-deux est écrasé ». *Ibid.*

48 *L'Éducation sentimentale*, édition de Stéphanie Dord-Crouslé, Flammarion, « Garnier-Flammarion », Paris, 2013, p. 434.

49 *Ibid.*

50 *Manuscrits du 1er volume de Bouvard et Pécuchet*, éd. cit, Plans et Scénarios, f° 13, <http://flaubert.univ-rouen.fr/jet/public/trans.php?act=i&tr=1>

51 *Ibid.*, Plans et Scénarios, f°10, <http://flaubert.univ-rouen.fr/jet/public/trans.php?corpus=pecuchet&id=6850>

52 *Ibid.*, Plans et Scénarios, f° 13, <http://flaubert.univ-rouen.fr/jet/public/trans.php?act=i&tr=1>

53 *La Tentation de saint Antoine* (version de 1874), *op. cit.*, p. 237.

54 *Ibid.*

55 Augustin, *Confessions*, IX, 11.

56 *Bouvard et Pécuchet*, *op. cit.*, p. 150.

57 *Manuscrits du 1er volume de Bouvard et Pécuchet*, éd. cit, vol. 3, f° 408, <http://flaubert.univ-rouen.fr/jet/public/trans.php?corpus=pecuchet&id=7561&mot=annihilation&action=M>

58 « L'été. fleurs & ronces dans les fossés. Sureau, angéliques. bourdonnements de mouches – Sentiment de griserie panthéiste – & de calme », *ibid.*, vol. 3, folio 409 v°, <http://flaubert.univ-rouen.fr/jet/public/trans.php?corpus=pecuchet&id=7564&mot=calme+calm%E9+panth%E9iste+%E9&action=MC>

59 *Bouvard et Pécuchet*, *op. cit.*, p. 150.

60 *Ibid.*

61 Lettre à Marie-Sophie Leroyer de Chantepie, 6 juin 1857, *Corr.*, II, p. 731 (c'est Flaubert qui souligne).

62 Lettre à Edma Roger des Genettes, 13 mars 1879, *Corr.*, V, p. 579.

63 Sur les sentiments provoqués par la lecture de l'*Éthique* chez les deux compères, nous renvoyons à notre article « L'*Éthique* de Spinoza dans *Bouvard et Pécuchet* : un vertige philosophique et littéraire », *Revue Flaubert*, n° 11, *Fictions du savoir, savoirs de la fiction dans Bouvard et Pécuchet*, 2011, <http://flaubert.univ-rouen.fr/revue/article.php?id=90>

64 Florence Vatan rapproche ces deux épisodes dans sa communication au séminaire Flaubert 2013-2014 « L'image grotesque », enregistrement en ligne sur le site de l'ITEM, <http://www.item.ens.fr/index.php?id=578974>

65 *Bouvard et Pécuchet*, *op. cit.*, p. 290.

66 *Manuscrits du 1er volume de Bouvard et Pécuchet*, éd. cit, vol. 7, f° 868, <http://flaubert.univ-rouen.fr/jet/public/trans.php?corpus=pecuchet&id=8482&mot=existante&action=M>

67 Lettre à Marie-Sophie Leroyer de Chantepie, 4 novembre 1857, *Corr.*, II, p. 774.

68 Lettre à Edma Roger des Genettes, 1861 ?, *Corr.*, III, p. 191.

69 *Bouvard et Pécuchet*, *op. cit.*, p. 130.

Pour citer cet article

Référence électronique

Juliette Azoulai, « De la rage métaphysique au calme scientifique : religion et sciences naturelles chez Flaubert », *Flaubert* [En ligne], 13 | 2015, mis en ligne le 06 juin 2015, consulté le 20 octobre 2015.
URL : <http://flaubert.revues.org/2432>

À propos de l'auteur

Juliette Azoulai

UPEM, LISAA / FMSH – ANR BIOLOGRAPHERS

Droits d'auteur

© Tous droits réservés

Résumés

Dans sa correspondance Flaubert ne cesse de vanter les sciences naturelles comme remède à la « rage de conclure » des métaphysiciens et des théologiens et par là comme source d'apaisement à travers l'étude des faits pour eux-mêmes, indépendamment de toute interrogation sur les causes premières et dernières. Pourtant les personnages flaubertiens confrontés au savoir naturaliste sont loin d'accéder à une quelconque sagesse ataraxique et apparaissent au contraire comme traversés par des émotions et des sentiments intenses : terreur, effroi, fascination. L'étude de la Nature renvoie les individus flaubertiens à l'expérience d'une totalité qui accuse leur finitude et les ouvre sur un infini ; par là elle propose une expérience de l'ordre du sacré, si bien que les sciences naturelles, loin de s'opposer à toute métaphysique, débouchent sur l'appréhension d'un « surnaturalisme immanent », pour parler comme Hugo, qui est à la fois de l'ordre de l'irrationalité grotesque et de la sagesse sublime.

In his correspondence Flaubert never ceases to praise the natural sciences as a remedy against metaphysicians' and theologians' "rage to conclude" and thus as a healing method, through the study of facts in themselves, independent of any analysis of root and final causes. However, Flaubert's characters, confronted with the naturalist's knowledge, are far from reaching any ataraxic wisdom and, on the contrary, appear to be overwhelmed by intense feelings and emotions: terror, fear and fascination. The study of Nature forces Flaubert's characters to face an experience of totality that underlines their finitude and opens onto infinity. Thus it offers an experience that belongs to the sacred, so that the natural sciences, far from being opposed to Metaphysics, lead to the understanding of an "immanent surnaturalism", to use one of Victor Hugo's expressions, which is a combination of grotesque irrationality and sublime wisdom.